



Inséparables

Stéphane Poirier

Lénora avait été égorgée. Elle gisait sur le flanc droit en chien de fusil et sa joue baignait dans son sang. Un liquide grenat et visqueux répandu sur le carrelage, qui avait dérivé avant de se figer et de commencer à épaissir où le flot d'hémoglobine s'était tari. Étienne s'était tenu près d'elle tout l'après-midi à l'observer. Il ne s'attendait pas à la voir bouger. Il savait qu'elle était morte mais il était resté assis sur cette chaise à lui parler. De tout et de rien, mais surtout de son envie d'aller vivre en bord de mer. Il s'était noyé dans cette silhouette ensanglantée, cette carcasse entourée des empreintes de pas qu'il avait laissées pour s'assurer qu'elle était bien morte. Il avait toujours voulu quitter le massif souvent enneigé pour vivre près de l'océan. Il ne l'avait pas fait parce qu'il avait un boulot ici et qu'il n'avait jamais réussi à décrocher ne serait-ce qu'un entretien dans un coin où il aurait aimé vivre. Il ne savait quoi penser de la mort de Lénora. C'était comme ça. Il n'y avait rien à dire ni à faire. Il commençait à avoir mal aux fesses, assis depuis des heures sur cette chaise en bois dur. Et ses jambes étaient ankylosées d'être restées immobiles dans le froid humide de la baraque. La nuit s'était posée par touches successives dans le ciel et avait pénétré sans bruit dans la maison jusqu'à plonger le salon dans l'ombre. Il ne voyait plus que son souffle froid qui sortait de sa bouche en nuage de vapeur. Il s'entendait respirer. Une expiration lourde et saccadée qui s'écorchait dans sa gorge. Il faisait presque nuit noire. On était en décembre, dans les journées les plus courtes. Il ne distinguait presque plus rien autour de lui dans ce salon défraîchi. Même le corps commençait à disparaître. Il se leva, transi par les courants d'air qui glissaient sous la porte d'entrée et les fenêtres au bois gondolé. Il était gelé. La chaudière était en panne depuis des mois et Lénora n'avait pas fait le nécessaire pour la faire réparer avant l'hiver. C'était elle qui gérait les comptes, mais il ne pouvait pas compter dessus. Ils recevaient souvent des relances pour le gaz ou l'électricité, ou encore l'eau. On les menaçait parfois de couper le courant ou la flotte.

Ce dernier mois avait été pénible. Il ne supportait plus le froid. La journée, il travaillait à l'usine, mais il arrivait un moment où il devait rentrer quand le café du village fermait peu après dix-neuf heures. Il découvrait toujours Lénora devant la télé, avachie sur le canapé. La table n'était pas dressée. Alors qu'elle restait à zapper sur les chaînes, il se mettait à chercher de quoi manger. Souvent des boîtes. Ils n'arrivaient plus à se parler. Le soir, il n'avait qu'une hâte, déplier le canapé convertible du salon pour se mettre au lit quand elle daignait rejoindre sa chambre vers une heure du matin. Il se glissait alors sous les couvertures, las, pour s'écrouler comme une masse. Il dormait quelques heures avant d'être arraché trop vite au sommeil par le hurlement du réveil. Il l'écrasait du plat de la main pour grappiller encore quelques minutes, et sortait du lit pour sauter dans ses vêtements en regardant le givre qui s'était déposé sur les vitres pendant la nuit. Et il partait prendre son café au bistrot avant de rejoindre l'usine où il fabriquait des aquariums.

Étienne avait été content de trouver cette place. Il avait adoré les poissons et avait eu jusqu'à cinq aquariums. Pas de gros volumes. Des soixante litres. Pas d'espèces rares. Juste des gouramis nains, des néons, arlequins, corydoras... et un ancistrus dans chaque bac pour nettoyer les vitres. Cette passion l'avait tenu quelques années. Il y avait pris du plaisir. Il adorait voir ses aquariums s'éclairer le soir, quand les lampes s'allumaient, que ses poissons évoluaient au milieu des plantes et des racines alors que le salon était plongé dans la pénombre. Il évacuait ses frustrations. Ça le relaxait. Il oubliait tout, assis dans son fauteuil au milieu de ces paysages aquatiques. Il devenait même sourd aux émissions de divertissement que Lénora faisaient brailler dans le poste. Il lisait des tas de bouquins sur l'aquariophilie, et chaque week-end faisait le tour des animaleries.

Il s'en était lassé comme on se lasse de tout un jour ou l'autre. Quand les soucis empoisonnent la tête. Les poissons avaient commencé à mourir et les vitres à se couvrir d'algues vertes. Lénora lui disait que c'était dégueulasse et que ça puait. Il était rentré un soir du travail et n'avait trouvé que des cadavres flottant à la surface de l'eau. Elle s'était attelée à nettoyer les vitres des aquariums avec une éponge gorgée de Javel. Il n'avait rien dit. Pas explosé. Il ne se souvenait même pas de l'avoir regardée. Il avait seulement repêché ses poissons un à un avec une petite épumette avant de les mettre dans une boîte de conserve vide qu'il avait enterrée dans le jardin. Étienne avait toujours enterré les animaux morts. Depuis qu'il était gosse. Oiseaux, rongeurs, insectes... que le Dieu des bêtes avait rappelés à Lui. Il leur cavait de

minuscules tombes et fabriquait des croix avec des brindilles qu'il plantait dans la terre. Ses parents trouvaient leur petit bonhomme bizarre quand il le voyait creuser, déposer ses cadavres, reboucher les trous, se signer puis marmonner des prières. Mais ils l'avaient toujours laissé faire, tandis que le fond du jardin avait été transformé en un cimetière miniature qui s'étendait de plus en plus.

Sa passion était morte depuis si longtemps qu'elle était comme ces ancêtres inhumés dont la mémoire n'intéresse plus personne. Travailler à l'usine d'aquariums avait fini par le dégoûter de tout ce qui était doté de nageoires. Couper et assembler du verre toute la journée, année après année, pendant toute une vie. Il ne pouvait plus blairer les poissons. L'odeur le dégoûtait. L'idée d'en manger lui donnait des haut-le-cœur. Même le poisson pané lui filait envie de vomir.

Tout ça remontait à des lustres. Pour l'heure, il était dans son salon avec des années de plus, caché par la pénombre avec un cadavre sur le carrelage. Il ne savait pas quoi faire. Il avait tenté plusieurs nouvelles approches autour du corps mais ne se décidait pas. Il n'avait pas envie de rester dans la maison mais ne savait pas où aller. C'était un dimanche et le café du village était fermé. Sinon il serait parti boire quelques bières, discuter avec le patron et les habitués vissés au bar. Il finit par appuyer sur l'interrupteur du salon et la pièce s'illumina, fragile et chancelante. C'était une ampoule blafarde qui laissait des ombres dans les coins et donnait une impression confuse. Comme si la pièce était ivre. Ce n'était pas plus mal vu l'état de la baraque et du mobilier. Tout semblait boiteux. Le buffet, les tables, les chaises, le canapé. Même les quelques reproductions de tableaux accrochées aux murs jaunies par la fumée de cigarettes étaient de guingois. La maison avait appartenu aux grands-parents, mais seule sa sœur Lénora avait été couchée sur le testament. Il n'avait rien eu, juste le droit d'y vivre tant qu'elle le tolérerait. La pilule n'était jamais passée et ne passerait pas. Il pêcha une cigarette dans le paquet de sa sœur. Elles étaient sur la table basse, à portée de main du canapé devant lequel trônait la télé. Un grand truc plat avec des enceintes de chaque côté. Le seul luxe de la baraque. Sa frangine ne travaillait plus depuis des années et il avait assumé les factures. Il n'était pas chez lui pour autant. Elle n'avait eu de cesse de le lui répéter, ce qui le mettait en rogne. Il s'écrasait et sortait pour aller au café avant d'exploser. Et en revenait suffisamment ivre pour ne plus avoir envie d'en découdre. Lénora avait pris la seule chambre de la

maison, et ces soirs-là, plus encore que les autres, elle prenait un malin plaisir à se fossiliser devant la télé.

Il n'aimait pas la cigarette, le goût qu'elle lui laissait en bouche. La fumée montait en volutes bleues avant de s'éparpiller en traînées d'un blanc sale, parfumant le salon d'une odeur âcre. Il enfila un pull par-dessus le sien et se frotta avec force les mains l'une contre l'autre. Il partirait sûrement le lendemain. Rien n'était encore vraiment décidé. Peut-être qu'il irait encore travailler un jour ou deux ? Peut-être pas. Il fallait qu'il l'enterre. Il n'avait jamais enseveli un corps aussi grand. Il l'avait vu faire plusieurs fois dans des films, et ça ne semblait pas si compliqué. Il pourrait charger Lénora dans son break et la mettre en terre dans la forêt, sur le plateau, suffisamment loin du village. Le temps qu'on la trouve, il serait déjà loin.

Il finit par écraser la cigarette au milieu des autres mégots de sa sœur qui débordaient du cendrier. Elle l'avait tellement nargué, prétendant qu'elle était immortelle, qu'elle avait passé un pacte avec le diable pour vivre éternellement. Il ne put réfréner un rire tordu qui lui monta du ventre. La maison n'était toujours pas à lui et ne le serait jamais. Il savait qu'elle avait fait des papiers pour qu'elle revienne à une association à la con. Elle avait encore gagné, mais il avait balancé ses mauvaises cartes, et maintenant il espérait une meilleure donne.

Il dormit dans une vraie chambre. Dans le lit de Lénora. Il se réveilla le lendemain à cinq heures et se leva facilement. Il avait décidé d'appeler l'usine pour dire qu'il était malade, la première fois en dix-sept ans. Il trouva un bocal avec un fond de décaféiné et en mélangea une cuillère avec de l'eau bouillante. Il faisait nuit, et le gel étincelait dehors sous une lune blanche, presque pleine. Le thermomètre indiquait « 12 » dans la maison, mais il n'avait pas froid. Il espérait seulement que la terre ne serait pas trop dure pour creuser. Il prendrait la pioche en plus de la pelle. Le corps était exactement comme la veille. Il se dit qu'elle avait eu raison de ne pas faire réparer la chaudière, ça l'avait conservée. Il avait donné quelques petits coups de pied dedans comme on le fait pour vérifier le gonflage d'un pneu. Il ne l'avait pas sentie plus raide qu'hier, ni plus froide vu la température de la baraque.

Étienne sortit pour avancer son break devant l'entrée. En marche arrière, cul à la porte. Il avait mis un peu de temps pour trouver dans quoi l'envelopper, avant de se rappeler soudain les vieux plastiques qu'il utilisait pour la vidange de sa bagnole.

La tête et les pieds dépassaient un peu mais le sang avait cessé de couler, et il avait tapissé son coffre d'une couverture pour ne pas tout dégueulasser.

Il la souleva et la porta sur l'épaule comme un sac de ciment jusqu'à la porte, où il s'en déchargea sans cérémonie sur le carrelage du vestibule. Le corps de sa sœur s'écrasa dans un bruit sourd. Seule la tête qui heurta la céramique émit un son sec et creux. Il avait beau retourner ses poches, il n'arrivait pas à remettre la main sur ses clés de voiture. Il commença à s'énerver avant de comprendre qu'elles étaient restées sur le contact. Il entrebâilla la porte, et voyant que tout était mort et encore plongé dans l'obscurité, il sortit et récupéra le trousseau en se penchant sous le volant, avant d'aller ouvrir l'arrière du break.

Étienne s'était repris un autre déca avant de charger sa sœur. Elle était lourde, la vache ! Il nettoierait le sang du salon en revenant. Il l'avait balancée à côté de la pelle et de la pioche, et lui avait collé une couverture dessus. Il avait enclenché le contact et roulait à présent tous phares éteints pour se faire discret. Il n'était pas tranquille. Tout le monde se connaissait dans le coin, et sa vieille bagnole était célèbre. Mais il arriva enfin sur les chemins forestiers et commença à respirer. Il roulait lentement à cause des ornières et du verglas. Le jour commençait à percer à travers les frondaisons supérieures des conifères. Le soleil se levait. Il finit par trouver un coin qui lui semblait bien, et gara son break dans une sente, à l'abri d'improbables regards. Il coupa le contact et sortit de la bagnole. Le froid le saisit, mais ça sentait bon et le paysage laissait songeur. Il fit quelques pas les mains dans les poches avant de trouver l'endroit idéal, à vingt mètres de la voiture. Il repartit ouvrir le coffre, souleva le corps pour en extraire la pelle et la pioche. Après avoir donné quelques coups de talons sur la peau craquelée de la forêt, il se mit à piocher. Le sol était dur comme du granit. Il en bavait. Il n'avait jamais soulevé autant de terre, et fut rapidement en sueur. Ça lui prit plus d'une heure. Il fallait que le trou soit suffisamment long et profond. Il avait vite retiré son blouson et relevé les manches de son pull. Les mains et les avant-bras couverts de terre, il put enfin regarder son travail avec fierté.

Il resta de longues minutes à lorgner son trou. Il ne pensait à rien, attendant seulement de reprendre son souffle. Il haletait. Un petit vent glissait à travers les troncs. Ça faisait du bien. Il ramassa son blouson qu'il avait balancé au pied d'un pin et le ramena à la voiture où il le jeta sur le siège passager. Maintenant il devait soulever la grosse. Il s'y reprit à trois fois pour réussir à la tirer du coffre. Elle tomba

lourdement sur le sol. Puis il la fit rouler en l'éloignant des roues pour récupérer ses plastiques. Il en arracha juste un petit bout taché de sang. Il regarda ce gros morceau qui gisait sur l'humus, et plutôt que de se casser le dos, empoigna les mains pour la tirer jusqu'au trou. Il la poussa dedans et elle s'écrasa au fond. Elle était tombée sur le côté et avait un bras qui n'était pas à sa place. Il se gratta le haut du crâne, décidant que ça irait comme ça. Il regarda la montre à son poignet. Il était ennuyé. Il ne serait pas rentré à temps pour prévenir l'usine avant l'heure d'embauche. Il cracha devant ses bottes avant de reprendre la pelle pour remblayer. Lénora commença à bouffer de la terre, puis disparut. Il se demanda s'il devait prier ou pas. Il avait toujours parlé au Dieu des animaux morts, mais sans savoir pourquoi, celui des hommes ne l'avait jamais inspiré. Il pensa juste : *Voilà ma sœur. Si tu lui trouves une place chez toi et si tu la supportes, je te la confie.* Puis il cracha une nouvelle fois.

Tout était en ordre. Il avait rangé la pelle et la pioche dans le coffre après les avoir essuyées, plié ses plastiques et remit son blouson. Mais il n'arrivait pas à partir. Il se disait qu'une croix... Il avait toujours aimé les croix. Bien sûr, il n'était pas question d'en planter une grande — il n'était pas con —, mais une petite... Il ramassa deux brindilles, et après avoir cherché en vain de la ficelle, coupa un bout du cordon qui servait à serrer son blouson à la taille, pour assembler les bouts de bois. Et il planta la croix à l'endroit où il croyait avoir vu la tête de Lénora.

Étienne roulait depuis cinq minutes, contrarié pour l'usine. Même en allant plus vite, il ne serait pas dans les temps pour avertir de son absence. Il pensait aussi à Lénora, pensait qu'il ne la reverrait plus. Une drôle d'impression tout de même. Il se retrouvait bel et bien seul et n'aimait pas ça. Il n'y avait pas pensé avant et se dit qu'il aurait dû. Il pila net et faillit aller dans le fossé. Il rétablit le break juste à temps et fit demi-tour en coupant la ligne blanche. Il écrasa l'accélérateur, enchaînant les lacets comme un fou, jusqu'à reprendre le sentier qui menait à la tombe.

Arrivé devant, il écrasa la pédale de frein, s'éjecta de la voiture, prit la pelle dans le coffre et commença à creuser. Il se mit à pelleter, pris de panique à l'idée qu'on aurait pu la lui voler. Alors qu'il était descendu dans le trou à mesure que la terre volait plus loin, il donna plusieurs coups de pelle dans quelque chose de mou qui devait être le corps. Il sourit, rassuré. Il continua à déblayer, et quand il trouva trop compliqué de se servir de la pelle, il réussit à saisir le bras déboîté et tira dessus. Il la sortit par à-coups, les dernières mottes dégringolant du corps de sa sœur.

Il l'exhuma de la fosse au prix de gros efforts. Elle reposait maintenant près du trou, salie par la terre des pieds à la tignasse. Il la trouvait toujours aussi moche, mais c'était sa sœur. Il s'agenouilla et commença à lui passer la main dans les cheveux. « Je vais t'emmener voir l'océan », lui dit-il.

Il était soulagé. Dans un dernier effort, il la traîna jusqu'au siège passager où il la ficela serré avec la ceinture de sécurité. Il démarra et roula lentement jusqu'à déboucher sur la nationale. Même sur l'asphalte, la tête ne tenait pas et venait cogner sur le tableau de bord. Il devait aussi retenir le corps qui avait tendance à lui tomber dessus dans les virages. Ils roulaient quand même vers la mer. Heureux d'être ensemble. Inséparables dans la lumière grandissante d'un matin d'hiver.